LE CŒUR
DE LA JEUNE CHINOISE

Extrait de la publication

ÉRIC MARTY

LE CŒUR DE LA JEUNE CHINOISE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN 978-2-02-110420-2

© Éditions du Seuil, janvier 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

« Le papier est sensible, l'homme non. »

Extrait de la publication

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

La Fuite

« Ce que tout le monde sait, tu l'ignores,
Ce que tu sais, tout le monde l'ignore. »

Extrait de la publication

I

Bonne pensée du matin

La mauvaise conscience n'explique pas toujours les brusques réveils. Politzer avait peut-être tout simplement envie de pisser. Et puis, il y avait autre chose. D'un peu étrange. Une désagréable sensation de mouillé qui collait la jambe de son pantalon de pyjama à sa jambe réelle. Comme c'était bizarre, puisqu'en fait il dormait nu…

Mais c'était encore la nuit, avec les innombrables quiproquos de la nuit. Ce goût amer au fond de la bouche, la langue épaissie par le sommeil. Et cette fois-ci, plus que l'âcreté ou l'amertume. Mais quoi… ?

Najla qui était là, chaude, douce, un peu vache, et qui se foutrait de sa gueule si elle découvrait… il ne se rappelait plus trop, quelque chose du rêve qu'il venait de faire, sans doute.

Le drap semblait humide. Une semaine auparavant, ils avaient très longtemps fait l'amour dans l'obscurité. Et le matin, au réveil, ils avaient découvert, étonnés, sur les draps blancs le mélange rosâtre de jouissance et de sang qui avait coulé de son sexe pendant la nuit. Une sorte de belle grande tache abstraite.

Extrait de la publication

Mais si Najla avait eu ses règles la semaine précédente, alors ce ne pouvait être son sang.

Il fit glisser sa main le long de sa jambe et sur les draps. C'était comme du sang pourtant. La viscosité du sang frais, mais déjà presque sec par endroits. Et il y eut l'odeur. L'odeur déchirante du sang. Il s'était dressé. Il faisait nuit. Quelle heure ? Najla était de dos. La masse de ses cheveux noirs, luisants et bouclés lui faisait face comme un visage muet, sans regard.

Était-il sûr qu'elle fût réellement de dos ? Lentement, tout en tentant de garder un contact visuel avec cette forme qui s'échappait dans l'obscurité sans contours de la nuit, il chercha de sa main gauche la lampe de chevet. Trouva tout de suite le fil qu'il tritura avec le pouce et l'index en remontant vers l'interrupteur.

Et la lumière fut. Éblouissante.

Si vive qu'il ferma aussitôt les yeux. Il attendit un instant. Puis, il se força à regarder. Yeux bientôt grands ouverts. Cette masse noire et brillante, c'était bien sa chevelure, mais elle n'était pas de dos. Ses cheveux étaient rabattus, comme un voile, sur son visage qu'on ne distinguait plus. Ce qu'on voyait, ce que Politzer regardait, effaré, c'était le buste dénudé, couvert de sang, déjà noir par endroits, épais, caillé. Mais rouge, rouge vif, au creux de la gorge.

Il ne bougeait plus. Seuls ses yeux remuaient. En tous sens.

Le sang avait coulé sans ordre apparent, épargnant en partie les seins. Mais sur les épaules, les bras, et même la main droite, il y avait de longues dégoulinades maintenant marron.

Extrait de la publication

Il fut pris d'une soudaine envie de rire comme face à un spectacle de Guignol un peu foireux, et cette envie était si impérieuse qu'il se mit brusquement à vomir. Ce fut bref. Un petit flux épais de salive verdie par le fiel, et malodorant. Des larmes brûlantes, consécutives au spasme, coulèrent. Il aurait voulu dire quelque chose. Quelques gestes désordonnés dans le vide. Puis, il écarta, avec délicatesse, un pli du drap. Il découvrit le sourire de la plaie. Celui d'une pute dont le rouge a débordé à force d'avoir été trop longtemps baisée. Au-dessus de l'entaille, il y avait maintenant son visage que ne dissimulaient plus ses cheveux.

La bouche était ouverte. Comme ses yeux.

Qu'aurait-elle à lui cacher, celle qui était définitivement muette ? À promettre ?

Au dehors, c'était la nuit. Peut-être pleuvait-il encore. Qu'importe. On n'entendait rien. La nuit semblait avoir avalé toutes sensations possibles. Toutes choses. Les événements même. Indifférente à tout. Comme si rien n'avait encore eu lieu. Injuste et insensible. On aurait dit qu'il était trop tôt. Il faudrait le matin, les premières lueurs de l'aube, les premiers coups de klaxon, le passage des bennes à ordures, les cris des cons. Et l'indifférence cesserait, remplacée par l'affairement des hommes. Des flics. Les boutiques ouvriraient, et avec elles, le commerce des objets. Il fallait donc attendre. Être patient. Politzer n'avait jamais su attendre. Mais cette fois-ci, c'était autre chose. Il se tenait immobile. Tout à la fois totalement déconcentré et tendu. Tendu vers rien.

Et ce cœur qui battait, et qu'il tentait de ralentir, d'assourdir. Le silence surtout. Le bruit de fond qui

l'empêchait de régner, ou qui au contraire contribuait à sa toute-puissance, on ne sait. Un grésillement infime, venu de nulle part, émanant du silence lui-même, peut-être.

L'attente ne se mesure que lorsqu'elle a pris fin. Un peu comme dans ces sièges d'abord interminables, et dont les assaillants, un beau jour, ont levé le camp. Les assiégés scrutent l'horizon, n'en croient pas leurs yeux, puis, au bout d'un certain temps, consentent à se réjouir, à fêter la victoire, et finalement à reprendre la vie d'avant, sans toutefois, pour les plus lucides, être tout à fait certains que les ennemis ne se sont pas, tout simplement, dissimulés un peu plus loin, dans cette vieille forêt épineuse où le soleil ne pénètre pas.

Politzer se leva, et, après avoir un instant tourné sans but dans la cuisine, se mit à ranger, à nettoyer minutieusement le petit appartement. C'était sans doute inutile. Ils avaient laissé trop de traces. Mais il fallait le faire. Une question de discipline. Il rangea. Cela prit du temps.

La radio était allumée. Une voix féminine aux intonations parfaitement connes égrenait les nouvelles depuis l'annonce d'une intoxication alimentaire dans une résidence pour personnes âgées qui avait provoqué vomissements et diarrhées, d'un accident de car transportant des touristes belges, de la faible pluviométrie de cet hiver, des résultats des matches de poules de basket… jusqu'à on ne savait plus quoi. On avait cessé d'écouter. Mais Politzer monta le son. On venait d'apprendre par un reporter qui se trouvait dans le 9e arrondissement qu'un responsable de l'organisation d'extrême gauche Ligne rouge, un certain Carlos Ryman, venait d'échapper, tôt dans la matinée, à l'unité spéciale venue l'interpeller…

Extrait de la publication

Politzer se dirigea vers la fenêtre, tira légèrement les rideaux. Un montage de miroirs dont le plus proche était grossissant, permettait, si un flic se trouvait au pied de l'immeuble, de l'identifier. Et il vit un homme. La quarantaine, imperméable noir, moustaches blondes, un peu tombantes, et une mouche sur la lèvre inférieure. L'air d'un con. Politzer prit son portable, et photographia le visage qui se dessinait si précisément sur le miroir ovale fixé à la rambarde du balcon.

Tout était prêt. Il avait placé, dans un petit sac à dos bleu nuit, le kit mis au point par la section dite « Vomito » dirigée par Éva directement sous les ordres de Mao : une arme, des chargeurs, deux téléphones portables, du fric, une carte bancaire, un passeport et une carte d'identité au nom de Paul Mesnard, un passe, les clefs de la planque. Il ajouta le rasoir qu'il avait trouvé sur le sol, au pied du lit, ouvert aux deux tiers, et qu'il avait soigneusement nettoyé comme tout ce qui, dans l'appartement, lui semblait important.

Politzer s'était déjà lavé, rasé de près, épargnant toutefois une moustache naissante, pour, dans quelques jours, ressembler parfaitement à la photo de ses nouveaux papiers.

Il sortit par la porte de service, monta les cinq étages jusqu'aux chambres de bonne, cassa la chaîne qui fixait l'échelle métallique, et atteignit sans mal une lucarne qui donnait sur les toits.

Là-haut, il regarda droit devant lui. Le ciel était gros de lourds nuages gris. Il connaissait par cœur l'itinéraire qui lui permettrait d'échapper aux flics. Grâce au froid, ses tennis adhéraient parfaitement au zinc glacé du faîte et

Extrait de la publication

aux ardoises. Il se déplaçait à la bonne vitesse, celle qu'on lui avait dit d'adopter, et qu'il s'était entraîné à suivre une bonne dizaine de fois. Il était plus léger qu'un renard… « Renard ne rime pas avec Godard. » Politzer sourit puis il eut une grimace. Il ne fallait pas penser à Najla. Il n'avait pas eu un regard pour son corps en quittant l'appartement. Pendant les heures qui allaient suivre, il devrait l'oublier. L'oublier totalement.

Il arriva sur le toit du 56 d'une autre rue. La rue Pierre-Semard. Un coup de pied, bref et violent, sur le carreau d'un genre de Velux très abîmé. Il glissa la main à l'intérieur, l'ouvrit. Il n'avait qu'à sauter. C'était moins haut qu'il ne l'avait cru. La vitre déformait tout. Le verre, c'est l'idéologie, disait Mao, ça déforme d'autant plus que c'est transparent. Il avait raison.

Ne plus penser. Agir. Il dévala l'escalier. Descendre au ras du sol, au niveau le plus plat, au plus près du zéro. C'est-à-dire du réel. Là où tout est égal. Où tout se confond. Où règne le hasard. La rue. Le trottoir étroit. Une bande de lycéennes bruyantes, aux petits ventres dénudés malgré décembre, lui permit de s'évanouir un instant. La rue montait un peu. Il tourna à gauche, très vite. Rue de Maubeuge. Il prit la rue de Chantilly, puis tout de suite la rue de Bellefond – elle montait aussi –, la rue de Rochechouart. Il savait qu'il était suivi. À une dizaine de mètres derrière lui, une copie conforme du flic au miroir. Sa gueule de con. Avec des petits yeux de porc. C'était lui. Le même.

La technique en cas de filature est très simple : surtout tu ne cours pas, ou seulement quand toutes les autres solutions ont échoué. Ta fuite doit être un glissement.

Extrait de la publication

Va où te mène la foule, connais dans chaque quartier de Paris un immeuble à double entrée, repère très vite le grand magasin, l'hypermarché, la bouche de métro qui ouvre sur un autre espace, une autre rue, une autre réalité. Politzer savait tout cela. Le corps de Najla avait peut-être été découvert… Qui l'avait tuée ? Comment, pendant leur sommeil ?

Il fit le contraire de ce qu'on lui avait appris. Il se mit à courir. Pas très vite d'abord, pour ne pas paniquer le flic. Le surprendre, c'est tout. Il y avait un tas de petites rues. Perpendiculaires. Parallèles. Ou obliques. À la quatrième, il comprit qu'il fallait prendre une décision. Une boutique avec une vitrine opaque, et une porte-miroir. Un homme en sortait. Politzer se glissa dans une pièce obscure qui sentait l'encens. Il manqua de se casser la gueule sur deux marches minuscules. Face à lui, une jeune Chinoise presque entièrement nue. Elle le regardait dans un sourire. Tout se passa si vite. Il voulut dire quelque chose. Quelque chose comme « Cache-moi ! », mais alors, une moto passa dans son dos. Assourdissante. La fille avait déjà fermé la porte.

Derrière elle, un matelas posé à même le sol. Et au fond, un autre miroir. Immense. Il couvrait presque tout le mur. La Chinoise appuya quelque part, et le miroir s'ouvrit, en grinçant légèrement. Un petit bruit métallique. Elle le poussa à l'intérieur, et presque aussitôt le miroir se referma. Cette fois-ci en silence.

Il était assis dans une semi-obscurité. Puis, il s'aperçut que le miroir était sans tain. À travers le filtre d'une lumière par endroits un peu floue, il distinguait maintenant à peu près ce qui se passait dans la pièce.

Extrait de la publication

Le flic lui aussi avait accéléré le pas. Il n'était pas inquiet. Les collègues cernaient le quartier. Il était certain de coincer le fugitif. Il en avait envie, comme on a envie d'attraper une souris, de tuer une mouche, d'écraser un scarabée avec le talon. Il aimait ce moment où, ayant empoigné la nuque du fuyard, il le sentait se décomposer sous la tenaille de ses doigts, comme s'il perdait consistance, se vidait de son poids. Une brute alors se métamorphosait en gonzesse, et devenait aussi fluide qu'un pantin.

Il retrouva sa gueule habituelle, ses petits yeux ronds, ces mêmes yeux qui un instant auparavant s'étaient remplis tout d'un coup de lumière et de sang.

Il avait vu Politzer sortir du 56 de la rue Pierre-Semard. Il l'avait vu se fondre un instant dans un groupe de minettes qui l'avait immédiatement éjecté comme un clodo un peu vicieux. Il se trouvait tout près maintenant. Sur le point de l'accrocher. Un appel l'en empêcha. Trop tard. La sonnerie du portable l'avait fait repérer. Qu'importe. Politzer était paumé. Il faisait n'importe quoi. Jusqu'au moment, donc, où il se mit à courir. Lui aussi accéléra. Il lui suffisait de marcher un peu vite pour maintenir le contact. Un nouvel appel. Les autres étaient sur le point de le rejoindre. Alors, il accéléra encore. Mais Politzer avait disparu. Quelle merde… Il y avait un petit attroupement près d'une moto. Il ne pouvait rien voir. Puis, quand il le dépassa, la rue était vide. Juste une vieille au fond, là, qui traînait avec un clébard s'apprêtant à pisser le long du mur.

C'était son tour de faire n'importe quoi. Portes cochères… toutes vides, deux ou trois cafés. Niet… Un vieux magasin

Extrait de la publication

de lingerie féminine tenu par une ancienne pute qu'il connaissait bien. Du coup, il pensa à Lu. Il revint sur ses pas. Il se posta devant la porte-miroir de la boutique. Il y était. Un peu essoufflé. Il se regarda un instant face à la surface miroitante qui le reflétait. Et il appuya sur la sonnette. La porte s'ouvrit quelques secondes plus tard. Fabuleuse attente. Comme toujours, elle ne se montrait pas. Elle se tenait derrière le battant, contre le mur intérieur. C'est une fois la porte refermée, qu'on la verrait. Avant, il y avait l'obscurité. Les odeurs.

Il se doutait qu'il venait pour rien. Non, elle n'avait vu personne. Pas un client. Alors, il lui expliqua qu'il était venu pour elle, pour elle seule. La petite Lu. On prononce Lou… Elle aussi avait un pseudo. Comme celui qu'il cherchait. Son petit nom de pute ? Coco… Comme un coco ? lui disait-il parfois en riant. Elle ne comprenait pas. Elle baissa les yeux comme font les putes chinoises.

Politzer observait toute la scène derrière le miroir. Il avait sorti son Beretta, un petit calibre 22. Il aimait le canon court, la gâchette pleine, la matière froide, épaisse de la crosse. On n'entendait rien de ce qui se disait de l'autre côté. Le flic parlait comme dans un film muet. Des gestes un peu cons. Stéréotypés et brusques. Politzer n'avait pas peur. Cela durait malgré tout. Le flic répétait la même pantomime. Il voulait sans doute gagner du temps. Rester là.

Le flic retourna soudain vers la porte d'entrée. Il remua quelque chose. La clef ? Un verrou ? Il revint tandis qu'elle ôtait son peignoir.

Elle était nue. Politzer la regardait. Le flic aussi, mais lui était de face.

Il commença à défaire sa ceinture sans détacher son regard de la Chinoise. Le pantalon tomba au bas de ses pieds. Politzer sortit son portable, et prit plusieurs clichés. Ça pourrait servir. Elle était de dos. La peau blanche, satinée, le corps souple, les jambes légèrement fléchies. De longs cheveux noirs allaient jusqu'au milieu du dos. Sa beauté la protégeait.

Au moment où le flic allait baisser son slip, il eut un geste bizarre de la main. Il manqua de se casser la gueule en sortant son portable du pantalon tirebouchonné autour de ses chevilles. On l'appelait. Il fit signe à la Chinoise de diminuer la musique d'ambiance – une chanson chinoise, sans doute une chanson d'amour – qui risquait de faire mauvais effet. Politzer fit à nouveau des photos. Le flic parlait tout en se rhabillant d'une main. Il secouait la tête pour dire non, puis dans l'autre sens pour dire oui. Bientôt il raccrocha.

Il avait retrouvé son visage de flic. Il eut un geste incompréhensible vers la fille, et sortit.

La Chinoise est seule maintenant. Elle attend quelques minutes. Elle se tourne lentement en direction de Politzer. Elle lui sourit. Elle voit son propre sourire dans le miroir. Elle lui sourit encore, avec un mouvement légèrement interrogatif. Mais il ne la voit pas plus qu'elle ne le voit.

Il dort.

II

Égorgeons tous les actionnaires !

Sur la table en Formica jaune pâle, un cendrier triangulaire canari. Peu de cendres. Comme si les fumeurs les avaient répandues ailleurs, par terre, sur leur pantalon, aux plis du bas-ventre, sur le gilet. Des mégots blancs, sans filtre, fumés à la limite, écrasés avec une certaine brutalité.

Ces fumeurs ne sont qu'un, à l'évidence. Et cet Un s'appelle Victor Gonzales-Roux. Il est le responsable – le nouveau, le énième – d'une petite cellule de la Division nationale antiterroriste. Gueule très années trente. Sorte de face pointue en demi-lune, cheveux noir filasse, brillantinés, mais propres, nez aquilin. Très pâle. Les lèvres minces, idem.

Qu'est-ce qu'un flic ? Mao prétend qu'il ne faut pas dire que les flics sont une bande de cons… Les flics, dit-il, c'est une bande de « on ». Et nous ? demande Luxembourg.

– Nous, tu viens de le dire, on est une bande de « nous ». L'intellectuel, l'avocat, les journalistes, sont une bande de « eux »… Ils disent toujours « eux » quand ils parlent des gens… Le prêtre, c'est une bande de « tu » à lui tout seul, il parle à Dieu, au Prochain, en chuchotant… Les

Extrait de la publication

politiciens sont une bande de « ils », grappe isolée de gueules identiques, la bourgeoisie une bande de « vous », « Et vous ? Ça va les affaires… ? »

– Et pour le « je » ?

– Ah ! ça, ce sont les poètes !

Mao rigole.

Ici, on s'amuse beaucoup moins. On est au dernier étage d'un immeuble blanc-gris, extrêmement laid, situé au 1, rue d'Ulm. Une grande pièce mal sonorisée, avec de minuscules fenêtres aux carreaux épais. Les ampoules basse consommation répandent une lumière dégueulasse. Des tables en Formica donc, disposées en fer à cheval. Devant un écran de cinéma, un flic traficote deux ordinateurs portables. Autour, ils sont six. Gonzales-Roux, le flic aux ordinateurs qu'on appelle William, trois autres sans importance, et pour finir, le sale con qui a filé Politzer le matin, avec ses petits yeux dont on ignore la couleur, sa moustache qui tombe un peu, et sa mouche blonde. Il s'appelle Baudouin. Gilles, de son prénom.

Puis, il y en a un septième qui n'est pas un flic. Thomas. Thomas Jacadie. Il est très connu. C'est un psy. Il a tout fait. Il a été maoïste jeune. Très violent. Très fou. Extrêmement agressif. Puis, prof de philo dans un lycée de banlieue. Il s'emmerdait. Il est devenu psy. Il a tâté de l'institutionnel, consultant pour le ministre des Transports, chargé de produire une psychanalyse du chauffard. Passé, depuis six mois, à l'Intérieur, pour profiler les nouveaux terroristes de l'ultragauche. Il travaille régulièrement à la radio, à la télé où il fait le con, le samedi soir, avec des guignols ignares qu'il écrase, avec un certain sadisme, de sa méchanceté cultivée. *Il sait faire rire*.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication